

Criez avant  
la mort



**Lewis Chambard**

**Criez avant  
la mort**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08141-0

« Pour qui, pour quoi cet oiseau chantait-il ?  
Aucun compagnon, aucun rival ne le regardait.  
Qu'est-ce qui le poussait à se poser au bord  
d'un bois solitaire et à verser sa musique dans  
le néant ?

Il se demanda si, après tout, il n'y aurait pas un microphone caché quelque part à côté. Julia et lui n'avaient parlé qu'en chuchotant. Il n'enregistrerait pas ce qu'ils avaient dit, mais il enregistrerait le chant de la grive. A l'autre extrémité de l'instrument, peut-être quelque petit homme scarabée écoutait intensément, écoutait *cela*. »

G. Orwell, 1984.

« Criez avant la mort, après il sera trop tard. »

« Ne te lasse pas de crier ta joie d'être en vie et tu n'entendras plus d'autres cris. »

Proverbes Touaregs.



# PARTIE I



Le téléphone n'arrêtait pas de sonner, et j'étais face à un dilemme. Clairement, il se tramait quelque chose de grave, sinon on m'aurait rappelé plus tard ou laissé un message après le bip sonore, tandis que là, toutes les deux minutes environ, la sonnerie se déclenchait de nouveau et cette musique disco foireuse, que j'avais choisie pour la blague, envahissait la pièce et donnait à la situation toute son incongruité.

Moi, de mon côté, j'étais un peu bloqué. Toute mon installation était plutôt précaire, et si je me décrochais maintenant je n'étais pas certain d'avoir le courage de recommencer à zéro après.

Dès le réveil, ma décision était prise, comme une pulsion, une urgence lointaine qui m'était peut-être venue sous la forme d'un rêve, je ne savais pas vraiment, je m'en moquais d'ailleurs : j'étais prêt, j'étais décidé, il le fallait ! Je me suis levé, me suis dirigé vers la commode, ai tiré les tiroirs les uns après les autres puis fouillé dans mon bazar jusqu'à remettre la main sur la boîte d'accessoires d'hiver. J'ai opté pour une vieille écharpe bleue qui mesurait plusieurs mètres de long et ferait parfaitement l'affaire.

J'ai ensuite fait le tour de l'appartement en scrutant tous les recoins pour finir par m'étonner, alors que j'y vivais depuis bientôt deux ans, de n'y trouver aucune poutre. J'ai toujours eu une formidable aptitude à ne rien voir du monde autour de moi – ou plutôt : à l'entrevoir de manière vacante, comme à travers une brume dans laquelle les formes valsent et se recomposent à leur guise. Quand je fais l'effort de regarder attentivement l'espace qui m'entoure, je suis souvent surpris. Et donc, il n'y avait jamais eu de poutre chez moi. J'en fus très contrarié.

Dans l'entrée, pour masquer la penderie, il y avait une tringle à laquelle j'avais toujours eu la flemme d'accrocher le rideau qui lui aurait donné, pourtant, son utilité, sa signification. Je suis monté sur mon escabeau pour attacher l'écharpe à la barre métallique et ai tiré d'un coup sec pour en tester la résistance. Paf ! Elle m'est tombée dessus, cognant contre mon crâne. Dépité, je suis retourné dans la chambre et ai réfléchi un moment en étudiant méticuleusement l'endroit.

Dehors, au loin, de nouvelles explosions se sont fait entendre. Je ne savais pas vraiment différencier les grenades des flics des pétards envoyés par les manifestants – du moins, pas encore –, et ne m'en souciais à vrai dire que très peu, du moment que je me trouvais au chaud et à l'abri, loin du fracas.

Soudain, eurêka ! Je venais de remarquer au sommet de la rangée de grands placards à portes coulissantes une série de plus petits placards qui la

surplombaient, dans lesquels j'avais entassé toutes sortes de bibelots –auxquels je ne touchais jamais mais que j'étais incapable de me résoudre à jeter–, et que j'avais tout bonnement oubliés à force de les avoir là, dans mon champ de vision. Les placards avaient de grosses poignées qui semblaient solides et ils avaient le mérite de fermer à clef – ce qui m'avait toujours paru superflu, jusqu'à ce moment-là.

Je suis retourné dans l'entrée, où gisait la tringle à rideaux sans rideau, et suis revenu dans la chambre muni de l'escabeau. J'ai grimpé jusqu'au placard le plus proche du lit, ai solidement attaché l'écharpe à la poignée mordue par la rouille et repris les tests d'usage, qui furent concluants. Un peu nerveux, je l'ai ensuite enroulée autour de mon cou, et l'ai fermement nouée. Et puis je suis resté là un moment, planté au sommet de l'escabeau, à contempler les solutions qui s'offraient à moi. Un peu pris par le doute, aussi.

Mais il aurait été dommage de s'arrêter en si bon chemin.

Je suis descendu d'un échelon, puis d'un autre, et encore d'un, et me suis retrouvé les deux pieds sur le sol alors que l'écharpe était toujours un peu trop lâche. J'aurais dû penser à la raccourcir, ai-je pesté d'un soupir frustré. J'ai alors eu une idée : pourquoi ne pas m'allonger sur le lit ? Mais, cette fois-ci, le foulard était trop court pour permettre une telle opération. Je n'avais pas le choix : il fallait tout reprendre depuis le début.

En remontant sur l'escabeau, j'ai eu une pensée pour ce bon vieux Sisyphe. Arrivé en haut, j'ai lutté un moment contre mon propre nœud, la mâchoire contractée, les sourcils froncés, avec le rouge qui me montait aux joues en même temps que des spasmes d'impuissance et une pluie de jurons libérateurs. Enfin, le nœud a cédé.

Un choix s'offrait à moi : est-ce que je donnerais suffisamment de longueur à l'écharpe pour pouvoir aller m'étendre sur le lit, ou est-ce que j'opterais plutôt pour une branlette debout, au pied de l'escabeau, et la raccourcirais ?

La deuxième solution me semblait la plus théâtrale, la plus efficace aussi : je n'aurais qu'à avancer ou reculer d'un pas pour contrôler l'asphyxie. Décidé, j'ai drastiquement écourté l'écharpe, fait tomber mon bas de pyjama en me dandinant sur l'escabeau, puis suis prudemment redescendu échelon après échelon en sentant bien, cette fois-ci, l'étoffe qui enserrait ma nuque de plus en plus fort, entravant ma respiration.

C'était mon treizième jour sans alcool et je m'étais promis de tenir au moins vingt-et-un jours. Je maîtrisais mon addiction grâce à un programme très élaboré qui me faisait régulièrement passer de la boisson à la fumette, puis, quand j'éprouvais trop de difficultés à me lever le matin, de la fumette aux amphètes, qui me faisaient souvent retomber les deux pieds dans la picole – mais j'avais tout de même un peu reposé mon foie entre temps (aux dépens d'autres organes, certes).

Tisanes de cannabis, champignons magiques, tranquillisants, coke, opium... Tout était bon pour me permettre de tenir le plus longtemps possible entre le jour où je décrétais qu'il fallait que j'arrête de boire jusqu'à celui où je me rappelais provisoirement-définitivement que la vie était absolument invivable, grotesque et tragique sans alcool. L'essentiel était de toujours conserver un ratio scrupuleux entre défonce et vie sociale – qui consistait principalement, pour moi, à aller au travail tous les jours de la semaine, sauf le jeudi. Dès qu'une de ces substances menaçait de tirer la couverture sur elle et de ruiner mes efforts, je revenais à l'alcool. Ce cycle se répétait tous les trois ou quatre mois. C'était comme une routine. L'homme a besoin de routines.

J'en étais donc au treizième jour et je tentais cette fois-ci de me divertir de mon ennui avec des plantes et des drogues naturelles. Certaines n'étaient même pas illégales ! L'essentiel était de tenir. Mais mon corps était crevé, grevé par le manque. Je l'avais entraîné dans tellement de voyages à travers tant d'ivresses différentes qu'il ne savait plus vraiment appréhender les sensations que mes yeux, mon nez, ma bouche, mes poils, ma peau et mes muqueuses récoltaient du dehors à chaque seconde. Sa grille d'interprétation du monde était totalement en vrac. L'une des conséquences les plus désobligeantes de cette situation, c'est que j'avais toujours un mal fou à maintenir mes érections... érigées.